

Un intellectuel organique au Kenya : Gakaara wa Wanjau

LE principal auteur gikuyu, Gakaara wa Wanjau, représente un cas unique au Kenya (et peut-être dans toute l'Afrique sub-saharienne, d'intellectuel organique de langue africaine dont l'activité d'écrivain et d'éditeur s'est déroulée sans interruption ces cinquante dernières années.

Gakaara a commencé à écrire vers le milieu des années 40 ; depuis lors, il a publié plusieurs brochures (sur les coutumes, la culture gikuyu, la langue gikuyu, l'histoire kenyane récente), un journal de prison, un roman, nombre de nouvelles et plusieurs manuels de gikuyu pour l'enseignement primaire.

Les ouvrages de l'écrivain incarnent une littérature hautement indépendante et spontanée en ce qu'il n'a jamais appartenu au milieu universitaire et qu'il a toujours publié lui-même ses propres livres depuis le début de sa carrière d'écrivain.

Constamment ignoré par les critiques littéraires kenyans, mais fidèlement soutenu par ses lecteurs gikuyu, Gakaara a consacré toute sa vie à la défense de la culture gikuyu ; cependant, il n'a toujours pas trouvé sa place dans l'histoire littéraire kenyane (1).

Une vie d'écriture

L'écrivain est né en 1921 dans le village de Gakanduini, près de Tumutumu, dans le district de Nyeri. Pasteur de la mission de l'Église d'Écosse, son père qui appartenait à l'élite gikuyu, christianisée et instruite, l'envoya à l'Alliance High School, un établissement scolaire du second degré très fermé, alors le seul du genre destiné aux élèves africains.

L'année suivante, l'auteur est renvoyé pour avoir participé à une grève d'élèves et il décide de s'enrôler dans l'armée. En décembre 1940, nommé employé de bureau, il se déplace en Afrique du Nord et de l'Est où il rencontre « *de nombreux Africains originaires*

des colonies britanniques d'alors » et « apprend beaucoup... sur la soif et le désir de liberté des peuples colonisés » (2).

L'expérience de Gakaara à l'étranger va se révéler importante pour la maturation de son attitude à l'égard de l'administration coloniale. De retour au Kenya, il adhère à la KAU (Kenyan African Union) et prend contact avec d'anciens militaires et des instituteurs d'écoles indépendantes gikuyu.

En 1946, il fonde à Karatina, dans le district de Nyeri, la première association d'écrivains du Kenya et peut-être la première de toute l'Afrique subsaharienne : African Book Writers Ltd.

Son *Uhoru wa Uqurani* (Les Préparatifs du mariage), publié en 1946 par African Books Ltd, est sa première œuvre de fiction publiée en gikuyu. Vendu à 10 000 exemplaires, il devient très populaire. Son succès l'encourage à devenir écrivain à temps complet. Mais les bénéfices de la société ne lui permettent pas encore de gagner sa vie et, en 1948, il quitte Karatina pour Nakuru, dans la vallée du Rift, où il trouve un poste d'employé dans une société britannique.

La fin des années 40 au Kenya représente une période particulièrement tendue politiquement, notamment dans la vallée du Rift (3). Ce n'est donc pas le fruit du hasard si Gakaara décide, au moins pour le moment, d'abandonner la rédaction d'œuvres de fiction.

L'auteur est scandalisé par l'« esclavage de fait » auquel non seulement les squatters gikuyu, mais aussi tous les « travailleurs africains, étaient soumis » (4) et il décide d'écrire un pamphlet politique afin de dénoncer la situation.

Il publie en novembre 1948 son premier pamphlet en swahili, *Roho ya Kiume na Bidii kwa Mwafrika* (L'Esprit d'énergie et de persévérance à l'usage des Africains), qu'il va réécrire et traduire

(1) La seule étude exhaustive sur Gakaara est ma thèse de doctorat, non publiée, *Author, Publisher and Gikuyu Nationalist : The Life and Writings of Gakaara wa Wanjau*, Université de Londres, School of Oriental and African Studies, 1992. J'analyse les pamphlets politiques de Gakaara dans *Gikuyu Political Pamphlets and Hymn Books : 1945-1952*, Nairobi, Institut français de recherche en Afrique (à paraître prochainement) et dans « Political Power and Gikuyu Identity in Gikuyu Political Pamphlets : 1945-1952 », *Bayreuth African Studies Series* (à paraître prochainement). John Lonsdale est le seul auteur à avoir brièvement analysé les activités politiques et son premier pamphlet politique, dans *Unhappy Valley : Conflict in Kenya & Africa*, Vol. 2 : *Violence & Ethnicity*, Londres, James Currey, 1992, pp. 429, 431-432, 439, 441. Les ouvrages de fiction de Gakaara n'ont pas non plus attiré l'attention des spécialistes. Patrick R. Bennett a traduit quelques écrits de Gakaara dans *A*

Gikuyu Market Literature : Gakaara Wanjau (Ba Shiru Literature Supplement, n° 1, 1983), mais son introduction ne comporte que trois pages. La seule étude consacrée spécifiquement à une partie de l'œuvre de fiction de Gakaara a été rédigée par Ann Biers-tecker : « An Alternative East African Vision : the wa-Nduuta and Other Stories of Gakaara wa Wanjau », *Research in African Literatures*, vol. 22, n° 4, hiver 1991, pp. 63-78. Ngugi wa Thiong'o aborde brièvement les activités littéraires de Gakaara dans *Decolonising the Mind*, Londres, James Currey, 1986, pp. 24, 71-72, 74.

(2) Gakaara wa Wanjau, *Mau Mau Author in Detention*, Nairobi, Heinemann Kenya, 1988.

(3) Le conflit entre les colons et les squatters dans la vallée du Rift avait atteint son paroxysme en 1948. 160 000 squatters gikuyu étaient alors sur le point d'être expulsés par les autorités.

(4) *Ibid.*, p. xi.

en novembre 1952 en gikuyu. Le mois suivant, il publie aussi un autre pamphlet, en swahili, *Wanawake Siku Hizi* (Femmes aujourd'hui), un plaidoyer contre la prostitution.

Gakaara a écrit son premier ouvrage en swahili parce qu'il voulait que « les colons le comprennent » (5). Seuls quelques Européens auraient pu lire son pamphlet en gikuyu alors que beaucoup plus nombreux, étaient ceux qui comprenaient le swahili. Il voulait en même temps mettre en cause la légitimité de l'administration coloniale, « en dévoilant les mensonges des colons » (6) non seulement aux Gikuyu, mais à tous les Africains capables de lire le swahili.

Après l'accueil enthousiaste réservé à son premier pamphlet politique (5 000 exemplaires vendus au Kenya), Gakaara décide de créer sa propre maison d'édition à Nairobi où il devient un militant politique engagé dans la presse africaine et un écrivain professionnel. A Nairobi, foyer de l'action politique, il fraternise également avec plusieurs militants de la KAU et du Comité central mau-mau (7).

En 1952, l'auteur lance sa revue nationaliste en gikuyu, *Waiqua Atia ?* (Quelles sont les nouvelles ?) et publie, entre autres, quatre courts livres de fiction, *Ihu ni Riau* (Qui est responsable de sa grossesse ?), *O Kirima Nqaqua* (Quelle que soit la destination), *Marebeta Ikumi ma Wendo* (Dix poèmes sur l'amour), *Murata wa Mwene* (Mon ami intime) et son premier pamphlet politique en gikuyu, *Kienyu kia Nqai Kirima-ini gia Tumutumumu* (Le Guerrier de Tumutumumu Hill). Il dirige également la publication d'un recueil de chants politiques, *Nyimbo cia Gikuyu na Mumbi* (Les chants de Gikuyu et Mumbi) et publie une profession de foi mau-mau, sur le modèle de la profession de foi chrétienne, *Witikio wa Gikuyu na Mumbi* (Profession de foi de Gikuyu et de Mumbi).

Les écrits politiques de l'auteur entraînent son arrestation le 20

(5) Entretien avec Gakaara wa Wanjau, Karatina, 1991. Le texte de l'entretien se trouve dans l'annexe n° 1 de ma thèse de doctorat non publiée (*op. cit.*, pp. 415-446).

(6) *Ibid.*

(7) Le terme « Mau-Mau » apparaît pour la première fois, en 1948, dans un rapport rédigé par le Commissaire de district de Nakuru. Ce dernier constate qu'il existe une nouvelle « secte politico-religieuse, probablement affiliée à la KCA, du nom de Mau-Mau et trouvant son origine dans la réserve gikuyu » (*Nakuru District Annual Report*, 1948, cité dans Carl G. Rosberg et John Nottingham, *The Myth of « Mau Mau » : Nationalism in Colonial Kenya*, Londres, Praeger, 1966, réimpression, Nairobi, Transafrica, p. 330). Il est intéressant de noter que, lorsqu'il est utilisé pour la première par un fonctionnaire, le terme est écrit en un seul

mot et non en deux. Il pourrait être la déformation du mot gikuyu pour « serment », la prononciation de *muuma* ressemblant à « mawmaw » en anglais. Au début, ses dirigeants n'appellent pas le mouvement « Mau-Mau ». Les noms les plus usités pour désigner le mouvement dans les chants et lors des cérémonies de prestation de serment sont alors : *uigwano wa muingi* (l'union de la communauté), ou simplement *muingi* (communauté), *Gikuyu na Muumbi* (gikuyu et muumbi), *Muigwithania* (le rassembleur) et *muhimu* (« plus important » en swahili). Le mot *muuma*, ou « serment », faisait référence au « serment d'union », *muuma wa uigwano*, qui lie les membres de l'organisation (voir aussi n. 89). Comme ils l'emploient fréquemment pour désigner le mouvement dans son ensemble, il n'est pas surprenant que les autorités coloniales croient qu'il s'agit de son nom.

octobre 1952, lorsque l'état d'urgence est proclamé par l'administration coloniale (8).

Libéré en 1959, Gakaara vit jusqu'en juin 1961 sous contrôle administratif. A la fin des années 60, il part vivre à Karatina, sa ville natale, où il fonde Gakaara Book Service, qui deviendra Gakaara Press, et une nouvelle imprimerie.

En décembre 1966, il lance les Atiriri Series. Cette collection, prévue à l'origine pour paraître tous les mois, devait contenir des textes que Gakaara préfère appeler simplement « histoires » (pour suivre sa définition), ainsi que des articles sur des sujets d'ordre général, comme la santé, l'activité économique et même la psychologie.

Les Atiriri Series sont constituées de nouvelles sur des questions touchant à la moralité. Elles sont écrites surtout sous forme de dialogues, ceux-ci ayant toujours été le point fort de l'œuvre de Gakaara. Le récit direct part d'un choix stylistique délibéré de la part de l'auteur, pour adapter ses écrits au besoins de son nouveau lectorat parmi les jeunes (9). Les nouvelles générations, surtout celles nées en milieu urbain, ne connaissaient pas les traditions gikuyu, et leur connaissance de la langue gikuyu ne leur aurait pas permis de comprendre vraiment ni d'apprécier une forme hautement métaphorique de la langue. La complexité stylistique aurait porté préjudice à une bonne communication du message et, partant, à la compréhension de la morale qui est essentielle à l'auteur.

La société gikuyu, et la société kenyane en général, avait subi des changements politiques importants en vingt ans et la situation sociale des années 60 était très différente de celle des années 40, lorsque Gakaara avait commencé à écrire. L'auteur pensait probablement que, une fois le Kenya indépendant, son rôle d'artiste devait s'adapter aux besoins les plus criants de son peuple. D'où sa préoccupation nouvelle et grandissante pour les questions éthiques dans ses écrits après l'indépendance.

Bien que Gakaara ne renonçât jamais totalement aux écrits politiques et historiques, il se concentra sur la rédaction de « nouvelles » pour « enseigner les bons comportements et les coutumes gikuyu » aux jeunes générations (10) qui quittaient leur village pour aller vivre en ville et qui abandonnaient le code traditionnel de moralité pour les nouveaux modes de comportement créés par l'urbanisation.

(8) La nuit du 20 octobre 1952, les membres dirigeants de la KAU sont arrêtés. Gakaara est transféré à Manda Island, île de l'Océan indien, puis dans d'autres camps de détention situés dans diverses régions du Kenya.

(9) En 1952, Gakaara publie *Marebeta Ikumi ma Wendo* (Dix poèmes sur l'amour), une œuvre lyrique en vers dont la langue est métaphorique et complexe. Ma traduction en

anglais de l'édition de 1971 (réécrite et rallongée) qui a pour titre *Mawendo Mithemba 16* (16 manières d'aimer) va être prochainement publiée par Gakaara Press.

(10) Selon les propres termes de l'écrivain, « l'enseignement de la morale et des coutumes gikuyu » consitue l'aspect le plus important de son œuvre (cf. entretien avec Gakaara wa Wanjau dans Cristiana Pugliese, *op. cit.*, 1992).

Un écrivain populaire

On peut dire que Gakaara qui avait été au début de sa carrière d'écrivain le porte-parole de l'élite des Gikuyu cultivés et politisés devint dans les années 60 un auteur « populaire » et qu'il écrivait pour le nombre croissant de Gikuyu cultivés ayant effectué des études primaires et secondaires (11), en abordant les questions éthiques qui intéressaient fortement la majorité de son peuple.

La longueur de ses écrits permet également d'identifier le type de lecteurs auquel il s'adresse. De vingt pages en moyenne (12), ses ouvrages sont destinés aux Gikuyu qui ne disposent guère de temps pour la lecture et qui ne pourraient pas être attirés par les livres de cet autre grand écrivain de langue gikuyu qu'est Ngũgĩ wa Thiong'o. En outre, le faible prix des petits livres de Gakaara (5 shillings kenyans l'exemplaire) peut être facilement déboursé par des gens qui ne pourraient payer un minimum de cinquante shillings pour un livre et qui fréquentent très rarement les librairies (13). En fait, on trouvera plus souvent ses petits livres dans les marchés et les boutiques de Nairobi, dans les villes et les villages du pays gikuyu que dans les librairies de Nairobi car ils sont distribués par des circuits différents de ceux normalement utilisés par les grandes maisons d'édition (14).

L'auteur lance également, en 1976, une revue tirée initialement à 2 000 exemplaires, mais bientôt à 3 000, *Gikuyu na Mumbi Magazine* (Revue de Gikuyu et Mumbi) (15), qui doit son titre aux ancê-

(11) En 1944, environ 22 % de la population au-dessus de 15 ans savaient lire et écrire dans une langue au moins, y compris les langues vernaculaires. En 1972, ce taux s'élevait à 40 %. 62 000 adultes environ étaient inscrits dans 810 classes d'alphabétisation subventionnées par l'État et dans 450 qui ne l'étaient pas, la plupart de ces dernières étant tenues par les Églises. En 1968, 61 % de tous les enfants en âge d'aller dans le primaire étaient inscrits dans une école. Lors du recensement de 1969, 27,1 % de toute la population, enfants compris (ou 59,1 % de la classe d'âge 15-19 ans) avaient effectué ou effectuaient des études ; 72,1 % n'en avait effectué aucune.

(12) C'est le nombre moyen de pages des ouvrages de fiction de Gakaara. Son premier roman, à paraître, *Ungituika Mukristo no Tuhikani* (Si tu te convertis au christianisme, nous nous marierons) compte 92 pages. Ses autres écrits sont plus longs, les volumes 1 et 2 de *Agikuyu Mau Mau na Wiyathi* (Gikuyu, Mau Mau et l'indépendance) atteignant par exemple 69 et 61 pages. Son journal de prison en compte plus de deux cents.

(13) Le journal de prison de Gakaara,

publié par Heinemann Kenya (devenu East African Educational Publishers) en 1983 fut vendu au moment de sa sortie à 45 shillings kenyans, c'est-à-dire à un prix que le lecteur moyen de Gakaara ne pouvait régler. Aujourd'hui, le prix moyen d'un livre de fiction publié par une maison multinationale ou kenyane est de cent shillings kenyans.

(14) De tous les écrits de Gakaara, seul son journal de prison a été publié par une maison d'édition multinationale. Il remporta le prix Noma en 1984 et fut traduit en anglais en 1988. Le journal et les manuels de gikuyu pour l'enseignement primaire sont les seuls livres de Gakaara à arriver dans les librairies de Nairobi.

(15) Comme le *Gikuyu and Mumbi Magazine* ne contient que les aventures du personnage wa Nduuta, le terme « magazine » ne doit pas être pris dans le sens habituel de revue, avec ses nouvelles et ses articles rédigés par divers auteurs, mais dans celui de collection. Gakaara prit la décision de l'appeler magazine afin de pouvoir établir un « dialogue » constant avec ses lecteurs, soulignant ainsi qu'il ne s'agissait pas d'une revue occasionnelle, mais d'une publication

tres des Gikuyu. Elle contient, sous forme de feuilleton, les aventures de Kiwai wa Nduuta, la protagoniste d'un des premiers opuscles des Atiriri Series (16), qui fut retiré comme premier numéro du magazine (17).

Les quarante-deux numéros de la collection publiés jusqu'à maintenant (18) représentent la majeure partie de l'œuvre littéraire de Gakaara ; c'est à ma connaissance le seul personnage de la littérature africaine à avoir bénéficié d'une telle longévité sous une forme périodique. Les nouvelles autour de wa Nduuta ne sont aucunement statiques car elles témoignent du climat d'insécurité croissant (19) et des problèmes de rapports interpersonnels soulevés par l'évolution des systèmes sociaux de la communauté gikuyu et du Kenya en général. Le Kenya décrit dans les nouvelles du cycle wa Nduuta est un pays où chômage, délinquance, prostitution, violence et corruption sont devenus des éléments dominants, notamment de la vie en milieu urbain.

Inévitablement, dans chaque nouvelle, wa Nduuta s'attire des ennuis à cause des femmes, de l'alcool ou de mauvaises fréquentations, et il doit faire appel à toutes ses ressources pour se sortir de ce mauvais pas. Mais ce n'est pas un héros : il ne possède aucun don particulier, son jugement et son action sont souvent pris en défaut. Il n'est pas particulièrement honnête mais il est généreux au fond de lui-même, et prêt à aider des gens en difficulté. C'est monsieur-tout-le monde, quelqu'un en qui les lecteurs de Gakaara peuvent aisément s'identifier.

Wa Nduuta vit dans un petit village du pays gikuyu, mais il se déplace fréquemment dans cette région et passe de longues périodes de temps à Nairobi. Sa mobilité est « fonctionnelle » car elle permet à l'auteur d'aborder à la fois les problèmes des agriculteurs (prêts, coopératives), ceux des gens vivant en ville (délinquants, *magendo* - « commerce illicite »), ainsi que les problèmes de la vie quotidienne, comme le manque d'argent, le sexe et les rapports familiaux.

Gakaara se préoccupe des aspects de la vie qui sont dangereusement présents dans la société gikuyu en proie à la déstabilisation (et dans le monde imaginaire qui la reflète). Le rôle de l'artiste est ainsi, avant tout, de révéler ces conflits, de les définir comme des problèmes à résoudre. D'où l'importance du genre didactique

sortant à des intervalles de temps plus ou moins identiques. Quelques numéros du magazine contiennent également une ou deux pages consacrées aux lettres et aux courtes nouvelles adressées par les lecteurs.

(16) *Ndugaeta Ungi Maraaya* (N'appellez jamais une femme une prostituée !), Atiriri Series n° 2, janvier 1967 (avec une suite dans le numéro 3 publié en février 1967). Ma traduction en anglais de l'édition revue et rallongée de 1987 est en voie de publication par

Gakaara Press.

(17) Cette édition contient aussi la suite (voir note 28).

(18) Son dernier numéro (n° 42) paraît en décembre 1985. En juin 1990, Gakaara fait réimprimer le numéro 41 dans l'intention de relancer le magazine.

(19) C'est le cas des trois numéros (28, 29 et 30) décrivant les événements qui ont lieu à Nairobi en août 1982, après la tentative de coup d'État.

adopté par les nouvelles de Gakaara, celles-ci ayant toujours comme thème les problèmes et leur résolution.

Chaque récit se compose d'une suite d'événements qui mènent inévitablement à la solution du problème éthique (et donc concret) initial. Au début du récit, l'auteur met en scène un facteur de conflit ou une tâche à accomplir ; la partie centrale de l'histoire présente un processus d'amélioration incarné par un comportement ou une action, la troisième partie concluant la séquence par l'élimination de l'obstacle. Les personnages de Gakaara, notamment dans ses premiers écrits, réussissent à surmonter l'obstacle initial ou à apaiser le conflit du début lorsqu'ils optent ou acceptent finalement d'observer les normes de conduite imposées par la religion chrétienne et les traditions gikuyu. Les nouvelles de Gakaara montrent que les valeurs éthiques gikuyu et chrétiennes sont toujours applicables dans une société moderne. Mais alors que dans les nouvelles de la série Atiriri, tout conflit pouvait être résolu en observant les codes de conduite et de moralité chrétiens et traditionnels, dix ans plus tard, avec la saga de wa Nduuta, ces codes ne garantissent plus le succès, même si l'auteur continue à penser que les valeurs chrétiennes et traditionnelles sont les seules auxquelles ses compatriotes puissent se raccrocher s'ils veulent résister au chaos de la vie moderne.

Si Gakaara est obligé d'admettre une réalité complexe caractérisée par l'insécurité, il ne veut par contre pas renoncer à son rôle de mentor de son peuple. D'où ses efforts pour créer un monde imaginaire aussi semblable que possible au monde réel, mais où tout acte — bon ou mauvais — est récompensé ou condamné par la justice humaine ou divine.

Un écrivain engagé ?

Le genre didactique adopté par Gakaara ne transparaît pas seulement dans sa manière de présenter la solution à un problème particulier mais, plus foncièrement, dans sa volonté d'inculquer le sens de l'ordre et de la justice chez ses lecteurs.

Gakaara a toujours été extrêmement intéressé par le côté éducatif de ses écrits et il a également fait éditer plusieurs ouvrages hors du domaine de la fiction pour la défense de la culture traditionnelle des Gikuyu et de leur langue.

Il avait consacré en 1971 un opuscule entier, *Ugwati wa Muthungu Muiru* (Le danger de l'Européen noir) aux problèmes psychologiques créés chez un peuple colonisé par l'imposition d'une langue étrangère (20).

(20) En 1978, Gakaara en fait publier une édition revue et corrigée. Depuis lors, elle a fait l'objet de plusieurs réimpressions.

Ma traduction anglaise de l'opuscule se trouve dans l'annexe 2.8 de ma thèse de doctorat.

Bien que le spécialiste de littérature africaine connaisse bien ce problème, il est intéressant de noter que Gakaara l'a abordé en ignorant les discussions savantes, avant la publication par des universitaires kenyans comme Mazrui et Ngugi de travaux sur le même sujet, respectivement en 1975 et 1986 (21).

En dépit du fait que les remarquables travaux littéraires de Gakaara n'aient pas attiré l'attention des spécialistes au Kenya et à l'étranger, ils n'en éveillèrent pas moins, au début des années 80, la curiosité de Ngugi wa Thiong'o, l'intellectuel gikuyu par excellence, dont le centre d'intérêt était devenu l'usage du gikuyu.

Gakaara représentait une sorte de modèle aux yeux de Ngugi, pour deux raisons. Tout d'abord, ce dernier aspirait à atteindre les « masses », ce qu'il n'avait pratiquement jamais réussi à faire (22), à la différence de Gakaara, l'auteur populaire. Ensuite, Gakaara avait consacré sa vie entière à l'écriture en gikuyu alors que Ngugi commençait tout juste à utiliser le gikuyu comme moyen d'expression. Il n'est donc pas étonnant que Ngugi ait pris contact avec Gakaara pour tenter d'apprendre quelque chose de sa longue expérience d'auteur et d'éditeur gikuyu (23).

Malheureusement, la rencontre entre l'universitaire marxiste gikuyu (Ngugi) et l'intellectuel organique gikuyu devait se solder pour ce dernier par un drame.

Prenant contact avec Gakaara en 1980, Ngugi lui envoie plusieurs manuscrits à lire. Ils s'aperçoivent qu'ils ont recours à des orthographes différentes, notamment pour marquer la longueur des voyelles. Ils décident donc de rencontrer régulièrement le linguiste Karega Mutahi et d'autres personnes s'intéressant au sujet, afin d'élaborer une orthographe gikuyu correcte, que tous pourraient adopter.

C'est alors que Ngugi, qui s'est toujours particulièrement intéressé au mouvement Mau-Mau, entend parler du journal que Gakaara avait rédigé au cours de sa détention dans les années 50.

(21) Cf. Ali A. Mazrui, *The Political Sociology of the English Language: An African Perspective*, La Haye, Mouton, 1975 ; Ngugi wa Thiong'o, *Decolonising the Mind: The Politics of Language in African Literature*, Londres, James Currey, 1986.

(22) En 1979, Ngugi commença à travailler au Kamiriithu Community and Educational Centre, près de Limuru, avec Ngugi wa Mirii. En mars 1982, les autorités interdirent les représentations publiques de *Maitu Njgira* (Mère, chante pour moi), une pièce mise en scène par Ngugi, et démentelèrent le théâtre en plein air. Peu après le départ en exil forcé de Ngugi wa Thiong'o et de Ngugi wa Mirii (le récit de l'expérience de

Kamiriithu est rapportée en détail dans l'ouvrage d'Ingrid Bjorkman, *Mother, Sing for Me: People's Theatre in Kenya*, Londres, Zed, 1989).

(23) Ngugi utilisa même le magazine de Gakaara, très lu par les « masses », pour y faire de la publicité pour ses livres, *Ngaahika Ndeeda* (Je me marierai lorsque je le voudrai), écrit en collaboration avec Ngugi wa Mirii, et *Caitaani Mutharaba-ini* (Le Diable sur la croix) : voir la quatrième de couverture du numéro 19 de *Gikuyu na Mumbi Magazine*, juillet 1980. Il s'agit des seules annonces publicitaires publiées par d'autres maisons d'édition dans le magazine de Gakaara.

Il en parle à l'universitaire gikuyu Maina wa Kinyatti (24), qui effectue des recherches sur les Mau-Mau, et tous les deux incitent Gakaara à soumettre son manuscrit à Heinemann Kenya.

Gakaara n'aurait pas pu faire publier son long livre par sa maison d'édition ; il accepta donc leur offre. Maina wa Kinyatti « *se porta volontaire pour mettre en forme le texte manuscrit* » et il proposa également de le faire traduire en anglais (25). Par ailleurs, le journal fut envoyé à un autre universitaire gikuyu, Micere Githae Mugo, qui vivait alors à Londres (26).

Le journal de Gakaara fut publié en gikuyu en 1983 et, en anglais, en 1988. Les universitaires gikuyu qui firent la promotion du livre permirent à Gakaara de remporter en 1984 le prix Noma pour l'édition en Afrique (27).

Les universitaires gikuyu membres du jury qui accorda le Prix Noma à l'auteur ne se montrèrent nullement enclins à s'étendre sur la remarquable carrière littéraire de Gakaara, mais ils insistèrent sur la valeur de son journal notamment, en le présentant comme « *un journal de prison d'un résistant... le document historique le plus important de toute la littérature kenyane de la résistance* » (28), qui « *élabore de nouvelles normes d'emploi du gikuyu comme moyen d'expression servant à la communication d'idées complexes* » (29).

Dans le discours prononcé à l'occasion de la remise des prix, selon le compte rendu qui en fut fait dans son magazine, Gakaara présenta son journal comme s'inscrivant dans l'ensemble de sa production littéraire. Il expliqua qu'il « *avait commencé à écrire des livres en 1946* » et qu'il était « *propriétaire d'une imprimerie, à Karatina,*

(24) Maina wa Kinyatti était alors enseignant d'histoire au Kenyatta University College. En juin 1982, plusieurs étudiants et enseignants, dont Kinyatti, furent détenus pour association présumée avec le mouvement clandestin Mwakenya (Muungano wa Wazalendo wa Kukombo Kenya, « Union des patriotes pour la libération du Kenya » en swahili), Kinyatti étant quant à lui inculpé pour possession d'une revue séditionnaire — il affirma que cette revue avait été placée sur lui par la police — et condamné à six ans de prison. Il fut libéré en octobre 1988 et quitta les pays pour les États-Unis peu de temps après.

(25) Gakaara wa Wanjau, *op. cit.*, 1988, p. vii.

(26) Micere Githae Mugo, ancienne présidente du département de littérature de l'université de Nairobi, fut plus tard membre du jury qui décerna le Prix Noma à Gakaara. Elle vit actuellement en exil aux États-Unis.

(27) Le Prix Noma 1984 fut en fait décerné à deux auteurs : Gakaara et Njabulo Ndebele.

(28) L'opinion selon laquelle le journal de Gakaara est « le plus important document historique de toute la littérature de la résistance » au Kenya est discutable car il existe de nombreux autres récits, rédigés ou dictés par des Mau-Mau, ou encore rédigés par des hommes politiques gikuyu.

(29) « Kenya and South African Joint Winners of 1984 Noma Award », *African Book Publishing Record*, vol. X, n° 2, 1984, p. 78. Dire que dans son journal, en particulier, Gakaara « établit de nouvelles normes d'emploi du gikuyu comme moyen d'expression pour communiquer des idées complexes » est également discutable parce que la langue de son journal est très semblable à celle de ses autres ouvrages. En outre, le gikuyu a été utilisé depuis des lustres pour « exprimer des idées complexes », la langue gikuyu étant riche en énigmes et en proverbes. Sans parler du fait que le gikuyu écrit a été employé pour expliquer des concepts religieux complexes (traductions de la Bible et commentaires) et pour exprimer des idées politiques modernes dans la presse gikuyu florissante du Kenya dans les années 40.

du nom de *Gakaara Press Limited* » (30). Il fit également remarquer qu'il avait écrit plusieurs sortes d'ouvrages, en particulier des livres de fiction et des manuels scolaires, et que son journal n'était pas le seul livre qu'il avait écrit en l'honneur de la lutte pour l'indépendance (31).

Malgré le désir des universitaires gikuyu de présenter Gakaara comme « combattant mau-mau », Gakaara expliqua dans son discours qu'il « avait été détenu par l'administration coloniale en raison de son ferme soutien à Mzee Jomo Kenyatta, le leader des Mau-Mau » (32).

Gakaara réitéra ses opinions politiques « modérées » (33), en insistant sur l'importance de Kenyatta et en l'identifiant au mouvement mau-mau. Il s'agissait là d'une opinion totalement inacceptable pour les exilés kenyans qui avaient poussé à la publication du journal afin de mettre en avant leur interprétation de ce mouvement. Dans leur optique, les Mau-Mau constituaient « le développement ultime du nationalisme au Kenya » (34), et un mouvement révolutionnaire de masse qui ne pouvait s'incarner en Kenyatta, un conservateur qui, selon eux, avait trahi l'attente des masses et s'était « évertué, délibérément et consciemment, à écarter les Mau-Mau et autres éléments patriotiques du centre de la vie politique kenyane » (35).

Si les universitaires gikuyu permirent à Gakaara de faire publier son journal et de remporter le prix Noma, ils se servirent également de lui en corrigeant le texte original dans le but de mettre en avant une conception « radicale » des Mau-Mau (éloignée de la pensée de Gakaara), ce qui l'exposait à en subir les conséquences.

La marque de l'éditeur, Maina wa Kinyatti, est évidente sur l'original en gikuyu car le choix de certains mots est pour le moins inhabituel de la part de Gakaara. Ce dernier en effet n'utilise pas de termes comme « lavage de cerveau » ou « impérialiste » dans ses autres écrits, mais ils reviennent très souvent dans les ouvrages de

(30) Cf. *Gikuyu na Mumbi Magazine*, n° 39, novembre 1984, p. 19.

(31) *Ibid.*

(32) *Ibid.*, p. 18.

(33) Particulièrement révélateur des idées politiques de Gakaara, *Nyakinya Muteti* (Nyakinya, le militant politique), *Atiriri Series*, n° 4, Nairobi, Gakaara Book Service, mars 1967. Cet opuscule a été traduit par Bennett, *op. cit.*, pp. 45-56.

(34) Comme Ngugi, Kinyatti définit le mouvement mau-mau comme « le développement ultime du nationalisme africain au Kenya » (c'est le titre de l'article controversé qu'il fit publier dans la *Kenya Historical Review : Special Issue on Some Perspectives on the Mau-Mau Movement*, vol. 5, n° 2, pp. 287-311). Contrairement à Kinyatti, je suis d'accord avec Frank Furedi quand il dit que,

même s'il ne s'agissait pas d'un mouvement tribaliste comme l'affirme l'historien kenyan Bethwell A. Ogot, le mouvement mau-mau n'était pas anti-impérialiste et nationaliste (*The Mau Mau in Perspective*), Londres, James Currey, 1989, pp. 142). Pour une excellente discussion de l'historiographie des Mau-Mau et des différents « Mau-Maus » au sein du mouvement, voir Bruce Berman et John Lonsdale, « Mau Maus of the Mind : Making Mau Mau and Remaking Kenya », *Journal of African History*, 31, 1990, pp. 393-421.

(35) Ngugi wa Thiong'o, *op. cit.*, p. 89. Il a avancé la même idée dans nombre de ses écrits ; voir par exemple « Mau Mau is Coming Back : The Revolutionary Significance of 20 th October 1982 », *Barrel of a Pen*, Londres, New Beacon Books, 1983, pp. 7-31.

Kinyatti (36). Pratiquement chaque fois que Gakaara cite le nom d'un responsable de camp, nous le trouvons précédé de « l'impérialiste » ou « le colonialiste », ces mots étant peut-être rajoutés pour donner une note plus « militante » au manuscrit original.

Mais c'est la traduction anglaise qui a le plus souffert de l'édition. Le traducteur du journal, Ngigi Njoroge, chargé de l'édition chez Heinemann Kenya à Nairobi, partageait l'opinion de Kinyatti sur les Mau-Mau. Ils avaient un lectorat international à l'esprit ; pour cette raison, ils ne ménagèrent pas leurs efforts pour « radicaliser » la pensée de Gakaara afin de renforcer leur interprétation des Mau-Mau comme mouvement nationaliste et révolutionnaire. Ainsi, « gikuyu » dans l'original devient « africain » dans la traduction anglaise (37) et, dans le même ordre d'idées, le « mouvement mau-mau » devient le « mouvement nationaliste mau-mau » (38).

Dans certains cas, des phrases sont rajoutées au texte original, comme dans le passage qui conclut le journal : « par ce grand sacrifice historique, les Mau-Mau devinrent ces paysans légendaires à qui l'on refuse une pitance » (39). Mais, dans d'autres cas, certains mots « disparaissent » de la traduction anglaise.

L'admiration jamais démentie de Gakaara envers Kenyatta a dû embarrasser le traducteur car il supprima de l'édition anglaise pratiquement tous les termes de respect que l'auteur utilisait pour introduire le nom de Kenyatta, ceux-ci se retrouvant dans toute son œuvre. Ainsi, *Mugathe* (« Son Excellence ») et *Muthee* (« Ancien ») sont biffés pour ne laisser que « Kenyatta » (40).

Dans l'ensemble, l'éditeur et le traducteur du journal de Gakaara ont transformé la langue colorée de l'auteur en un idiome marxiste, maladroit et rhétorique, déformant ainsi ses idées et son style. Il n'est donc pas surprenant que la traduction anglaise du journal n'ait pas retenu l'attention des spécialistes de littérature.

Paradoxalement, si l'œuvre de Gakaara présente toute une série de problèmes dûs aux retouches importantes du texte, elle revêt également des difficultés découlant de l'absence de travail sérieux d'édition.

Le manque d'introduction historique et l'appareil de notes peu abondant pèsent sérieusement sur la compréhension d'un texte qui ne peut être apprécié à sa juste valeur ou compris par le lecteur moyen dont la connaissance de l'histoire kenyane est imparfaite. En outre, le manque de notes crée des difficultés aux chercheurs en histoire du Kenya qui doivent vérifier tous les renseignements avant de pouvoir utiliser le journal pour leur travail.

(36) Des altérations du même ordre ont été effectuées par Kinyatti dans ses traductions de chants mau-mau : *Thunder from the Mountains : Mau Mau Patriotic Songs*, New Beacon Books, 1983, pp. 7-31.

(37) Cf. l'original gikuyu, p. 176 et la traduction anglaise, p. 236.

(38) Cf. l'original gikuyu, p. 146 et la traduction anglaise, p. 186.

(39) Cf. l'original gikuyu, p. 166 et la traduction.

(40) Cf. l'original gikuyu, p. 165 et la traduction anglaise, p. 236.

Malheureusement, l'intérêt des spécialistes du gikuyu pour l'ouvrage de Gakaara retint plus l'attention du gouvernement kenyan que les lecteurs au Kenya (41) ou à l'étranger.

Gakaara fut arrêté le 21 avril 1986 pour présomption d'association avec le mouvement clandestin Mwakenya. Il fut libéré trois semaines plus tard, après avoir signé une confession où il niait être membre de ce mouvement et affirmait que Ngugi avait promis de lui trouver « une nouvelle presse », ce qui l'avait amené tout naturellement à « s'intéresser au projet au point d'en ignorer les conséquences futures » (42). « *Maina wa Kinyatti*, poursuit-il, *accepta de mettre en forme le manuscrit [du journal] et de le faire traduire gratuitement en anglais* » (43). Il expliqua également qu'il savait que « *Micere Mugo et un autre Kenyan (nom inconnu) qui étaient membre du jury* » lui avaient permis de remporter le prix Noma (44).

*

* *

Depuis son arrestation, Gakaara se consacre à une tâche « plus sûre », le remaniement de ses manuels gikuyu pour l'enseignement primaire qu'il avait fait publier au début des années 80 (45). L'autorisation de publier son *Gikuyu na Mambi Magazine* n'a toujours pas été renouvelée et il est confronté à de sérieuses difficultés économiques. Espérons qu'il pourra bientôt reprendre l'écriture.

La cessation d'activités de Gakaara Press sonnerait le glas de la seule littérature gikuyu indépendante du Kenya ; ce serait une tragédie pour Gakaara, un auteur qui a consacré sa vie entière à la défense de la langue et à la culture gikuyu et qui « *ne peut pas vivre sans l'écriture, ni sans aider* » son peuple au travers de son œuvre (46).

Cristiana Pugliese

Université d'Addis Abeba

(41) Entre 1983 et 1987, le journal de Gakaara en gikuyu a été vendu seulement à 404 exemplaires tandis que ses brochures publiées et diffusées par sa maison d'édition sont vendues à pas moins de 2 000 à 3 000 chacune.

(42) « Déclaration de Wanjau », *The Weekly Review*, 23 mai 1986 p. 8. Dans les années 80, aucune des personnes arrêtées pour association avec le mouvement n'avait réellement admis en être membre. Quand Maina wa Kinyatti a été libéré en octobre 1988, il a été interviewé à Nairobi par la *Financial Review* et il a démenti avoir tout lien avec Mwakenya (*Financial Review*, 31 octobre 1988, pp. 14-16). C'est seulement

en 1990 que Ngugi déclarait publiquement avoir fait partie d'un mouvement clandestin (cf. « Activist Artist, *West Africa*, 6-12 août 1990).

(43) « Déclaration de Wanjau », p. 8.

(44) *Ibid.*

(45) L'auteur a publié cinq manuels de la série *Thooma Gĩgĩkuyu Kiega* (Apprendre correctement le gikuyu) — un pour le niveau 1, deux pour le niveau 2 et deux pour le 3 — entre mars 1980 et janvier 1986 et il fit paraître leurs nouvelles éditions en 1988. En janvier 1991, il a publié trois livres d'exercices écrits à utiliser avec les premiers.

(46) « Interview avec Gakaara wa Wanjau », in Cristiana Pugliese, *op. cit.*